

Voilà bien des années que j'entends résonner périodiquement ce glas funèbre. Ainsi c'est entendu, il n'y a plus de jeunesse, plus de convictions, plus de génie, plus de valeur morale. Qui vous l'a dit cependant? Est-ce que quelques jeunes vagabonds, quelques effrontés de tripots et quelques joueurs de bourse représentent toute une jeunesse et toute une époque? Encore si c'était neuf, si cette plainte était seulement propre à notre temps! mais, hélas! voilà des siècles qu'il vient un moment dans la vie où il est bien convenu que le printemps n'a plus de fleurs, que les femmes n'ont plus de beauté, que les hommes n'ont plus de génie, que la jeunesse n'est plus la jeunesse, que tout s'en va en un mot, et il y a même des météorologistes sur le retour qui, en certaines années, ont assuré qu'il n'y avait plus d'été! D'autres l'ont dit avant nous, d'autres le diront après nous.

J'aime mieux madame de Gasparin se jouant à décrire les *méprises* de la vie, même les *belles tristesses*, ou faisant spirituellement la guerre au formalisme, au pédantisme, aux gens bardés de logique et de déductions rigoureuses, qui ne poussent pas un soupir dont ils ne tiennent note, qui ne prononcent pas un mot sans avoir l'œil fixé sur le but.

v

Ce qu'il y a surtout de plus vivant, de plus original dans ces pages prodiguées par une impétueuse imagination, c'est cette partie descriptive et pitto-

resque qui se mêle à la fiction légère ou à l'analyse morale, c'est ce sentiment énergique, inépuisable, de la nature qui fait explosion en quelque sorte, qui se répand en mille tableaux d'une libre et franche couleur.

Madame de Gasparin est le peintre du Jura et des Alpes. Ses fragments, — je dis toujours ses fragments plutôt que ses ouvrages, — sont une succession de paysages où passent tous les sites, tous les aspects, les dentelures des montagnes, les ondulations des vallées, la sombre verdure des forêts, la lumière émiétée et mystérieuse des clairières. Elle aime la campagne parce qu'elle la connaît, parce qu'elle vit dans une étroite et familière intimité avec elle, et elle la connaît non-seulement dans ce qu'elle a de séductions superficielles et banales, mais dans ses secrètes nuances, dans les mœurs de ceux qui l'habitent, dans tous ces détails qui vont se fondre dans la grande harmonie. Elle sait, n'en doutez pas, comment apparaît la nature à toutes les heures et à toutes les saisons, dans son travail éclatant de fécondité et dans son doux déclin d'automne, aux douteuses lueurs du crépuscule et à l'heure chaude, lourde, du *gros du jour*, — par quelles teintes passe la verdure des champs, depuis le vert « cru, énergique, hardi » du printemps jusqu'au vert orangé et rougissant des fins d'été. Aussi les paysages de madame de Gasparin sont-ils pleins d'expression et de couleur, abondants et nuancés, — trop abondants quelquefois, trop riches de détails. Ils ont l'accent de la vie et de la réalité.

Voyez vers la montagne, à mi-hauteur, cette petite maison tout encadrée de sapins, avec un verger planté de pommiers, de poiriers, et des champs de luzerne ou de pommes de terre ! Devant la maison, quatre sources versent leurs eaux dans une auge travaillée par la vétusté, encombrée de mousse, et ces sources ont donné leur nom au petit domaine. Tout est solitaire. Les habitants ne descendent guère dans la plaine; l'enclos leur fournit des occupations suffisantes. « Il y a un moment de transfiguration pour le petit domaine, c'est le mois de mai, alors que le verger, serré dans son cadre noir, fleurit comme un bouquet de mariée. Eh bien, cette blancheur immaculée m'attriste un peu; je préfère l'enclos au gros de l'été, quand chaque culture moire le terrain de sa couleur particulière, ou bien encore en automne, au moment où les poires sauvages se dorent, où les petites pommes se teignent de pourpre, où les récoltes s'entassent sous l'auvent de la grange. Une fumée s'élève proche de la maison dans une place abritée; sous la hutte tapissée de bottes de chanvre brille un feu clair, la mère bat les javelles avec ses filles à grand bruit. Ce bruit est le seul à peu près qu'on entende. » Et dans une succession de peintures, le clos apparaît, étincelant au mois de mai, enveloppé de frimas en hiver, et toujours calme.

Suivez d'un autre côté l'intrépide voyageuse dans une de ses ascensions, en pleine montagne, aux lueurs incertaines du jour naissant : on tombe dans un campement de bohémiens rangés autour d'un

feu; les figures se détachent dans des vapeurs pourpres et forment un tableau saisissant. « A cette heure, poursuit l'auteur, nous avons franchi la forêt; les horizons élargis apparaissent dans leur splendeur;... la lune, seule reine, verse sa lumière tranquille sur le bas pays qui va se déroulant jusqu'aux Alpes. On ne voit ni villes ni villages. Les glaciers, presque diaphanes, dressent leurs pâles remparts dans le ciel noir. Ce n'est pas le jour, ce n'est plus la nuit. Heure charmante sous le ciel constellé, dans les hauts pâturages, avec les vaches qui nous regardent étonnées et soufflent fortement des naseaux ! Montons, montons encore : plus de sapins, plus de troupeaux; l'herbe est fine, le vent de l'aurore commence à courir sur les crêtes. Regardez au couchant : la lune sombre derrière les forêts de France. A l'orient, l'aube jette son ruban argenté, le voilà qui s'empourpre ! Le soleil, immense, éclatant, sort et s'arrête comme indécis sur le bord de ce monde.... Voyez ! une flamme a touché le Mont-Blanc, puis le Cervin, puis le Vélan, puis la Jungfrau, puis la Blumlisalp. Toutes s'éclairent, la plaine reste plongée dans les ombres, les lacs restent ensevelis sous une brume plombée. Avez-vous senti les froides haleines du matin ? .. »

Et au milieu de ces scènes qui se succèdent, il y a le soufle humain, il y a le sentiment simple et large de la vie de campagne, de la poésie et de la réalité du travail. C'est la brave fermière qui range la maison; ce sont les bergers qui s'ennuient dans la plaine, qui reconduisent leurs vaches vers les hauts

pâturages et les appellent pour la *traite*. Ce sont les faucheurs qui s'acheminent avant le jour, la faux sur l'épaule et à la ceinture l'étui de la pierre à aiguiser. Madame de Gasparin multiplie, prodigue ces tableaux d'une franche et vivante rusticité, au risque d'en encombrer ses pages et d'éblouir par la profusion des couleurs, souvent aussi par l'abus des expressions locales, pittoresques sans doute, mais quelquefois plus alpestres que françaises. Au fond, le sentiment de la nature est réel et prend par instants une ingénieuse originalité.

Il n'y a qu'un malheur, et c'est ce qui atténue souvent le charme de ces pages d'une libre inspiration courant à travers tous les sujets. Peintre de la vie humaine et de la nature, conteur, moraliste ou paysagiste, madame de Gasparin est encore autre chose : à la description comme à l'analyse morale se mêle sans cesse je ne sais quel souffle de prédication et de psalmodie. Sous l'écrivain il y a, — comment dirai-je? — le sectaire qui perce. En un mot, madame de Gasparin n'est pas seulement protestante de cœur, d'esprit, de caractère, elle l'est de préoccupation, de forme et d'allure.

Je ne peux pas dire certainement qu'on puisse lui appliquer le portrait qu'elle signale comme une des *méprises* des jugements humains sur un croyant. « Lui ! son signalement pend à toutes les murailles. C'est un puritain raide, anguleux, disgracieux, pris dans un étau. Lui ! l'ennemi de tout ce qui chante et de tout ce qui s'épanouit sous les cieus.... Lui ! c'est l'homme de la Bible, l'homme aux noires vi-

sions, à la cervelle étroite, au cœur de glace, méticuleux, gourmé, despote. C'est l'homme de Calvin : il a brûlé Servet. » Madame de Gasparin n'est point évidemment une puritaine de cette famille ; elle n'a plus même l'ardeur agressive et l'humeur de propagande qu'elle avait dans ses premiers écrits. Autrefois, elle passait en distribuant des bibles, et quand elle plaçait un catholique dans ses histoires, ce malheureux catholique avait assurément le rôle déplaisant et ingrat. Aujourd'hui elle s'est apaisée, et moralement on pourrait dire, d'un autre côté, qu'elle tend à se dégager du formalisme de sa propre Église. Il reste toujours cependant la note criarde et monotone dans la symphonie, l'accent d'un méthodisme obstiné.

C'est madame de Gasparin qui dit quelque part : « Restons chrétiens dans une conversation qui n'a pas le christianisme pour exclusif objet ;... parlons en chrétiens de ce qui est autre chose que le Christ, des arts, de la philosophie, de la politique ; de sujets bien moins relevés, de notre jardin, de notre verger ! » C'est là justement ce que je veux dire : Madame de Gasparin reste protestante, elle le laisse voir en parlant de son jardin : elle s'arrête en pleine montagne pour chanter un psaume ; elle interrompt l'analyse d'une situation qui est tout près de devenir un drame pour se livrer à quelque effusion biblique. Ses petits personnages sont invariablement couronnés de l'auréole des saints, ou travaillent consciencieusement à conquérir leur couronne. Lisette, la vieille Lisette d'un de ses contes, l'honnête

fermière du Jura, est une « penseuse, » une raffinée de la vie spirituelle, qui parle de Jéhovah le terrible, du péché et qui a des songes mystiques. La jeune fille du *clos des sources*, Marguerite, a la tête perdue et dépérit parce qu'elle a commis le *péché irrémissible*, parce qu'elle a résisté à Dieu.

La manière habituelle de l'auteur enfin, cette manière semi-poétique, semi-religieuse, pourrait se résumer, ce me semble, dans cette phrase de la description d'une promenade sur le lac de Côme : « Nos bateliers debout, l'un à l'arrière, l'autre à l'avant, donnent à la nef une impulsion égale. Nous chantons la barcarolle italienne, le *vieux cantique de Luther*, l'air magnifiquement désespéré de Stradella. » Et c'est ainsi que les récits de madame de Gasparin deviennent facilement des histoires édifiantes, que ses ingénieuses études morales se changent en sermons et que ses paysages eux-mêmes, si abondants et si colorés, sont envahis par cette teinte prévue, discordante et factice, — factice, bien entendu, au point de vue de l'art.

Une imagination romanesque et une âme puritaine se livrent dans ces pages un perpétuel combat. Quelquefois l'imagination a l'air de l'emporter et s'abandonne à de capricieuses audaces; mais aussitôt la conscience religieuse se redresse, comme si elle avait laissé trop de liberté au talent, et vient mettre le signe calviniste. De là une certaine affectation jusque dans la sincérité, une certaine recherche laborieusement subtile, une certaine tension d'humeur et d'intelligence. Je n'y vois pas seulement

pour ma part le faible d'un esprit distingué, j'y vois plutôt l'expression d'un phénomène moral. Toute foi relativement nouvelle est le prix d'un grand effort, d'une victoire sur une foi ancienne, et longtemps encore après la victoire elle porte dans toutes ses manifestations la marque de cet effort d'où elle est née, par lequel elle continue à s'affirmer comme doctrine indépendante et distincte. Sans mettre en cause la valeur religieuse des deux croyances, on pourrait dire que le catholicisme, religion ancienne et de tradition, est plus souple dans sa manière de considérer la nature morale et de traiter avec elle, et que le protestantisme laisse dans les esprits la fixité, la rigidité d'une foi nouvelle.

C'est justement cette tension qui est visible chez madame de Gasparin, qui se manifeste dans les préoccupations de son intelligence, jusque dans ses gaietés, dans ses vellétés d'humeur enjouée et facile, dans le mouvement et le bruit qui remplissent les pages des *Prouesses de la bande du Jura* plus que tous les autres ouvrages de l'auteur.

VI

Ceci en effet, pourrait-on dire, est un livre de bonne humeur aussi bien que de bonne foi. Il y a de la gaieté, du bruit, de l'éclat, de la verve, de la liberté; seulement il y a une singulière confusion: la plaisanterie ne laisse pas de sentir l'effort, les saillies sont peut-être quelquefois un peu quintes-

senciées, et le titre lui-même, ce titre simple et bizarre, est d'une originalité un peu cherchée. Que cache-t-il donc ce titre poétiquement tapageur de *Prouesses de la bande du Jura*? Simplement le récit d'une série d'excursions faites en bonne et aimable compagnie, quelque chose comme un train de plaisir d'été ou d'automne, bourdonnant et rapide, comme une débauche d'honnêtes gens saisis de l'humeur voyageuse.

Vous souvenez-vous de cette vieille pièce du vieux Ronsard, *les Bacchanales, ou folastrissime voyage d'Hercueil près Paris, dédié à la joyeuse troppe de ses compaignons*?

Amis, avant que l'aurore
Recolore
D'un bigarrement les cieux,
Il faut rompre la paresse
Qui vous presse
La paupière sus les yeux.

Io! j'entends la brigade,
J'oy l'aubade
De nos compains enioués,
Qui pour nous esveiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enroués...

Je ne sais pourquoi cette vieille poésie me revient à l'esprit. *Hercueil* est moins loin que les villes d'Italie ou les lacs de Neuchâtel et de Berne. Les compagnons de Ronsard allaient chercher la bonne chère et le plaisir, la *brigade* de madame de Gasparin se contente d'égayer sa route en demandant partout

des aubergines. La gaie fraîcheur du départ au matin est la même.

Honnête et pieuse *bande*, celle-là, qui, dans ses *prouesses*, n'oublie pas de prier! « Il y a parmi nous des natures très-variées, nous dit l'auteur, il n'y a pas de caractère disparate: tous amoureux de l'idéal, chacun avec son petit bon sens; tous nageant dans l'éther, chacun marchant sur la terre. De la gaieté, oh! pour cela, de la meilleure. Décidés à voir en beau tout ce qui est beau, même un peu ce qui est laid. Délicieusement bêtes à nos heures, pas une parole de mauvaise humeur entre tous! Est-ce assez? — *Talis qualis*, la bande se trouve à son gré, et si vous voulez savoir pourquoi, venez-y voir. »

Elle part donc, « la fameuse, la superbe, l'invincible, l'à *jamais* triomphante, la séduisante et mirobolante bande du Jura »! Quand elle n'a pas le bateau à vapeur des lacs, elle prend le char à échelles, ou le vulgaire omnibus, ou la voiture italienne, ou le chemin de fer. Elle va en Suisse, dans le Jura, en Italie. A Neuchâtel, elle tombe au milieu d'une révolution, la révolution qui restaura un moment le roi de Prusse il y a bien des années, et ce n'est pas l'épisode le moins curieux de la campagne. Il se trouve que, dans cette ville révolutionnée pour le roi de Prusse, la *bande* est un événement; on se met sur les portes pour la voir, on la suit d'un regard inquiet. « On aperçoit par-ci par là trois citoyens, même quatre, qui causent à voix basse. L'un d'eux s'écrie: Il faudra voir comment cela tournera! Mais ces citoyens placides, humant le frais, les mains

dans les poches, le nez au vent, la mine plutôt endormie qu'inquiète, n'ont l'air ni de révolutionnaires ni de révolutionnés... »

A Milan, la bande fait son pèlerinage au musée, et elle s'arrête devant le tableau qui éclipse tous les autres, un tableau de Raphaël. C'est Valentin Borgia, avec « sa méchanceté sinistre, sa diablerie cafarde, » et à côté, César Borgia, avec « son visage pâli par les débauches, son œil éraillé, son inexorable prunelle d'un bleu clair. » Madame de Gasparin vous les montre en passant, ces deux personnages. « N'allez pas vous imaginer des scélérats vulgaires, dit-elle; Valentin, un parfait *gentleman*, a le visage paisible, l'air doux, la tenue irréprochable; seulement, à mesure que vous le considérez, une sorte de concentration vicieuse et cruelle s'écrit sur ce front lisse. Cet homme est inexorable, non parce que la passion l'emporte, mais parce qu'il n'a pas de passion... Cette bouche serrée n'a jamais laissé tomber le mot grâce. La contraction imperceptible des lignes marque un despotisme sans merci, parce qu'il est sans ivresse : tel est l'homme. » A Venise, la bande visite en courant la ville où « l'Autrichien commande; » à Gênes, elle va voir la rivière du Levant. Partout elle s'égayé.

Et puis, et puis?... Au moment du retour et de la séparation, elle fait comme toujours. La note dominante revient : « Venez,.... ici, à l'écart, ouvrons notre Bible, celle qui chaque soir nous a versé sa lumière. Demandons les énergies de la soumission, demandons l'ardeur des beaux zèles... » Rien n'em-

pêcherait, après tout, d'être un bon chrétien sans avoir l'air à tout instant de faire pénitence de sa bonne humeur.

VII

Œuvre d'humoriste contenu, rectifié par la piété! Au fond, ce n'est point une physionomie vulgaire qui apparaît à travers toutes ces pages, où la vérité du talent se combine avec la monotonie d'une idée fixe. Madame de Gasparin a le mérite d'avoir un de ces talents qui cherchent et qui osent, qui ne craignent pas l'imprévu, qui ont une originalité indépendante au milieu du chœur vulgaire des banalités contemporaines. Elle a cette originalité qui naît d'une inspiration librement formée en dehors des milieux factices, nourrie de la contemplation familière des grands aspects de la nature et de la recherche inquiète, subtile, des nuances mystérieuses de la vie spirituelle.

Elle dit quelque part que ce qu'elle écrit n'est point fait pour les fins connaisseurs. Elle se trompe : ceux-là au contraire, et ceux-là seuls, peuvent aller chercher à travers la diffusion, la prolixité et l'effort ce qu'il y a de charme secret, provoquant dans ses ouvrages. Littérairement, ces petits ouvrages ne réalisent point certes l'idéal de l'art; ils ont tout le décousu d'une pensée à peine maîtresse d'elle-même, qui vagabonde et se joue; la langue de l'auteur glisse même parfois dans les plus étranges incorrections, dans les plus abruptes témérités.

Ce ne sont point des livres faits, ce sont des fragments, des pages qui se succèdent un peu en désordre; mais ces pages, ces fragments ont ce je ne sais quoi qui est un stimulant, qui fait penser; ils ont le mouvement d'une inspiration morale ambitieuse, et par-dessus tout ils laissent entrevoir à travers les capricieux nuages cette excitante parole inscrite en tête d'un des livres de l'auteur: *Excelsior!* mot d'ordre des cœurs inassouvis, des esprits altérés de grandeur morale, des générations qui se lèvent et se mettent en marche pour porter à leur tour le poids de la journée.

V I I I

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ

ET

DANS LA LITTÉRATURE

MADAME SWETCHINE

I

Un des plus curieux et des plus piquants chapitres de l'histoire du monde serait celui qui retracerait dans sa grâce et dans ses métamorphoses la puissance souveraine des femmes. Les hommes ont cru se réserver un domaine privilégié, celui de l'action. En réalité, les femmes ne sont étrangères à rien de ce qui s'agite, ni à la politique, ni à la religion, ni aux arts, ni à la littérature, et dans la vie sociale elles sont reines.

Elles règnent et même elles gouvernent. Leur empire commence là où la passion vient se mêler aux affaires humaines, et il finit là où la passion cesse d'être le tout-puissant mobile: il est sans limites connues, comme la vie. Ce n'est point sans